

Du hard dans l'analyse
La question de l'argent dans la cure

D. Lallier-Moreau

Pourquoi ce titre? Parce que le « rude » du titre ne me plaisait pas trop. Le « *hard* » qui m'est venu en contrepoint à l'esprit a, de mon point de vue, et n'en déplaît à ce brave Toubon et son anglophobie, l'avantage d'être plus parlant. Il a aussi celui d'introduire tout de suite mon propos : la connotation sexuelle de l'argent dans la cure.

Pourquoi ce sujet? Parce qu'il est plus qu'actuel : il est présent à chaque séance et sous des formes diverses : parlé ou agi. Il est même d'actualité, puisqu'on peut voir actuellement sur les écrans un analyste sacrifier « sans états d'âme » une analysante pour toucher l'héritage qu'elle lui laisse. Ensuite parce que les analystes n'en parlent pas ou peu : l'argent est-il tabou?

Quant à la méthode : il ne me paraissait pas opportun de faire un exposé sur l'argent, en général. Parce que je crois que la seule manière valable d'avancer en psychanalyse c'est de réfléchir à ce qui se dit ou se passe dans les cures. Il n'existe pas de corps théorique constitué, pas plus que de maître à penser dont il conviendrait d'apprendre et de transmettre le savoir, n'en déplaît aux amateurs de « Jacques-a-dit ». La théorie psychanalytique n'est, à mon avis, rien d'autre que ce qui ressort des cures. Et puisque d'argent, les analysants en parlent tout le temps, je vais commencer par un florilège de propos, à partir desquels je vous livrerai les questions ou remarques qu'ils m'inspirent.

1. Ce patient médecin, pédophile, voyageant beaucoup pour assouvir sa passion des garçons.

- Il me faut gagner beaucoup d'argent, pour avoir beaucoup de pouvoir.
- Il me faudra tenir ici, coûte que coûte.
- Si je dois payer les séances manquées, vous prenez le risque que j'arrête l'analyse.
- La psychanalyse, ça devrait être gratuit, la société me doit bien ça!
- Je ne trouve pas d'intérêt à venir.
- Votre putain de loi de merde je m'en fous : je ne vous paierai pas aujourd'hui.
- [Il a oublié son argent] : Est-ce que je dois partir? Vous pouvez me foutre dehors.
- S'il faut payer, c'est une entreprise commerciale.
- Il fait un rêve éveillé pendant la séance : il est arrêté, emprisonné, l'analyste vient le voir en prison, il ne paie pas.
 - Très prodigue de son argent, il avoue : « Si j'aime quelqu'un, je ne peux pas lui en donner. »
 - Payer c'est se faire avoir.
 - [Depuis le début il payait en espèces; un jour il paie avec un chèque et explique] : « Dans la clinique où je travaille, je suis payé en liquide, au noir et par chèques, d'après un relevé d'honoraires : je ne veux pas d'une analyse au noir, je veux une analyse officielle. »
 - Il se plaint que dans ses relations avec les enfants, ceux-ci ne vont avec lui que pour son argent.
 - Lors du paiement de séances en retard, il paie une séance de plus. « Je suis encore plus ambigu que vous ne le pensez. »
 - Il fait le calcul des dépenses engagées dans son analyse, depuis cinq ans : « Vous pouvez à présent vous acheter une maison en Bretagne (région dont il est originaire). »
 - Il ne voudrait pas changer d'analyste, car, dit-il : « Elle est une banque de données. »
 - La psychanalyse c'est comme la chirurgie esthétique, plus c'est cher, plus c'est intéressant.
 - L'argent, c'est le nœud de mon truc [puis, après un silence] : « Vous entendez ça comment, vous? Vous croyez que c'est sexuel? »

2. Cette patiente vient me voir pour d'importants troubles phobiques remontant à son enfance où elle a perdu son père dans un accident de la route pour lequel la mère a touché une très grosse somme d'argent dont elle a toujours contesté l'utilisation. Elle ne travaille plus depuis la naissance de son premier enfant et vit sur des indemnités de chômage.

- [Garde des enfants pour payer ses séances] : « Je gagne de l'argent sur le dos des gosses, ça me gêne. »
- Elle explique à son mari le paiement des séances en espèces : « Les psychanalystes, c'est comme les putes, on ne paye pas les putes avec des chèques. L'analyste, c'est la pute des cinglés. »
- Elle rate plusieurs séances : « Je ne viens pas pour m'épargner, c'est un mauvais calcul. »
- Une de ses amies en analyse, payant beaucoup plus cher qu'elle, lui dit : « Ton analyste ne vaut rien. »

- Elle compare le prix des séances à une consultation médicale spécialisée.
- On institue une dette : elle paie une séance sur deux en attendant de retrouver des enfants à garder. « Est-ce que je peux continuer à venir en ne payant qu'une fois? »
- Son mari fait un héritage, elle demande si elle peut régler sa dette avec cet argent-là.
- Elle n'a pas tenu le compte des séances dues : « Je ne compte pas, je ne sais pas compter. Est-ce que vous n'oubliez pas de rayer? »
- Finalement, elle reconstituera une dette dont elle ne s'acquittera que trois ans après avoir arrêté l'analyse et après moult relances : « C'était comme un lien, un cordon ombilical qui vous obligeait à vous occuper de moi. »

3. Un jeune homme, étudiant en droit, qui présente des symptômes phobiques depuis le décès de sa mère, dix ans plus tôt, d'un cancer du sein. Il vit avec son père qui a une excellente situation.

- Il se présente en disant : « Je n'ai pas de problèmes de santé ni d'argent. »
- Je lui demande de travailler pour payer ses séances. « Je n'aime pas travailler ».
- Il parle peu, a de grandes difficultés d'élaboration : « Je me sens mauvais. Je ne suis pas bon et pourtant vous allez toucher vos 200 balles. »
- Devant payer une séance manquée : « C'est facile quand on est analyste de gagner de l'argent comme ça, c'est du vol, de l'escroquerie. »
- « C'est moi le client! »
- Il arrive tout penaud : il a dépensé une partie du prix de la séance.
- Il voudrait être payé en retour.
- « Je paierais cher pour faire l'amour avec vous. »
- « L'argent m'emmerde. »
- Il dépose deux billets de 200 F sur le bureau : « C'est impossible! »
- Le père se plaint de se faire tondre, menace de prendre un avocat : « Il prend le relais de mes résistances. »
- Pour quelle faute dois-je payer?
- C'est un prix exorbitant.
- Ça ne me rapporte rien.
- Il arrive désolé : il avait accumulé 40000 F d'économies sur son compte courant et il a tout versé sur son compte d'épargne. Il dit : « Je n'ai plus rien. Est-ce que c'est grave de ne pas payer la séance? »
- Qu'est-ce que vous dites, vous, pour 200 F?
- Il voudrait que je le convainque de payer ce prix-là.
- Il fait le total de ses séances sur quatre ans : « Nulle part ailleurs on ne dispose d'autant d'argent. Dans ma famille, l'argent c'est sacré. On ne le dépense pas. »
- Il fait un rêve : il voit l'analyste dans un restaurant; lui ne peut pas rentrer, car il ne peut pas payer.
- L'analyste ne travaille que pour l'argent : c'est dégueulasse.
- La psychanalyse ne sert qu'à rembourser l'analyste de sa propre analyse!
- Quand je pense à tout ce que vous avez dû gagner sur mon dos : c'est un métier de pute.
- C'est pervers de me laisser payer si cher...

- Vous volez l’argent de mon père. C’est une escroquerie. Tout cet argent, j’en aurai besoin dans vingt, trente ans, quand mon père sera mort.
- La parole ne circule pas comme l’argent.
- Je ne peux pas faire l’économie du temps.
- La psychanalyse ne me rapporte rien.
- Pourquoi payer, si je ne change pas?
- Vous ne répondez pas à ma question; pourquoi est-ce si cher?
- Je suis vraiment con de payer ce prix-là.
- Je n’ai que le droit de payer.
- La psychanalyse, c’est un chèque en blanc fait à l’analyste.
- Payer, parler, ça me fatigue.
- Il ne suffit pas de payer, il faut en plus que ce soit cher.
- J’aurais dû aller dans un dispensaire. Pourquoi ne suis-je pas allé dans un dispensaire?

Ceux qui vont dans un dispensaire ne paient pas.

- Pour moi, les relations, c’est toujours donnant donnant.
- Ce qui m’énerve, c’est que je n’ai pas de prise sur vous.
- L’argent de mon père, c’est la sécurité. C’est comme une boulimie. Il en faut toujours plus pour combler l’angoisse.
- N’arrive pas à parler. Dit soudain : « Si je ne devais pas payer à la fin de la séance, je me lèverais et partirais. »

4. Un homme de trente ans, souffrant d’hallucinations auditives. Il a fait à l’âge de vingt ans une décompensation dite « schizophrénique » inaugurée par un raptus : le vol d’un sac à main. Ses parents se sont séparés quand il avait huit ans. Il a alors été confié à ses grands-parents maternels. Sa mère l’a repris avec elle quatre ans plus tard, après avoir fait, dit-il « un mariage d’argent ». Quand il entend : « c’est une pute », il pense à sa mère.

- Il calcule le prix des séances par mois et dit : « C’est terrible, à la fin, il ne me reste que 300 F » et part en laissant 300 F sur le bureau.
- Il a beaucoup de mal à payer les séances manquées.
- Est-ce que je dois apporter un certificat médical?
- Ça crée une barrière entre vous et moi.
- Et si je vous préviens plusieurs jours à l’avance?
- Il pense gagner injustement sa vie, se sent coupable : « Il faut en chier pour gagner sa croûte. »
- Absences répétées : il avoue qu’il va visiter des prostituées, pendant le temps de sa séance. Je lui demande à quel prix? Il répond : « Justement, comme ici. »
- « L’argent donne le pouvoir de dominer, de baiser les autres. »
- « Jusqu’où peut-on gagner sa vie? »
- Sa mère ne cesse de lui faire des cadeaux (objets ou argent) : « Elle m’achète. »
- Il arrive très en retard, car il est passé à sa banque chercher de l’argent : « Je ne peux pas arriver sans argent. »
- Il manque régulièrement une séance sur deux. Arrivant très en colère : « Je ne peux pas payer des séances que je ne consomme pas. »

5. Une jeune femme vient me voir pour des problèmes de voix, des aphonies subites. Elle pleure tout le temps, crie la nuit. Son père était marié à une autre femme que sa mère, et lorsque sa mère est tombée enceinte d'elle, il s'est séparé de corps et de biens pour vivre avec elle, de vingt ans sa cadette. Sa grand-mère maternelle, du même âge que son père, vivait avec eux. À seize ans, lorsque son père l'a reconnue, elle est devenue la seule femme de la maison à porter son nom.

– Elle m'explique longuement les arrangements financiers avec ses parents et notamment les trois comptes : A alimenté par son travail, B alimenté par sa mère, avec lequel elle paie les traites de son appartement (qu'elle leur revendra lors de son mariage! ils l'auront payé deux fois!), C alimenté par son père sur lequel elle tire des espèces pour ses petites dépenses.

– Elle fait un rêve : l'analyste a des problèmes d'argent, elle veut l'aider.

– Elle fait ses comptes, calcule ce que lui coûte l'analyse; elle dit : « Quel est mon intérêt, ici? »

– Rapportant les paroles de sa mère, très opposée à l'analyse : « Mais c'est un gouffre! »

– « Est-ce que ça vaut le coup? »

– « Si je paie la séance, c'est bien, ça évite le chantage affectif. »

– « Payer, ça me force à voir ce que je n'aime pas. »

– « Le retrait à la billetterie, c'est douloureux, ça m'accule. »

– « L'argent sert de lien dans la famille, il circule en vase clos, comme une perfusion. »

– Elle a envie de payer avant la séance, se ravise et dit : « Sinon, je vais payer pour ne rien dire. »

– « Le paiement des séances garantit la réalité. »

– Elle fait le total des séances par mois : « C'est un luxe. »

– Elle paie plus que le prix convenu, s'étonne et dit : « Ça n'est pas neutre. »

– À une question de l'analyste sur la manière dont l'argent circule dans la famille, elle répond : « Je ne veux plus entendre parler d'argent. »

– « Je découvre la valeur de l'argent : payer, ça n'est jamais à fond perdu, je paye pour m'en rendre compte. »

– À cause de l'analyse, elle ne peut plus s'acheter de vêtements. « Je me sens transparente. »

– Elle ne veut pas dépenser pour les choses vitales. Elle veut qu'on la nourrisse. « Je vis sur les autres. »

– « L'argent est sale. Je veux donner tout mon argent pour être tranquille. »

– « Si l'argent crée un lien, je ne devrais pas payer l'analyste. »

– « Si je faisais l'économie de l'analyse, je pourrais m'acheter des choses pour être différente. »

6. Un homme veut faire une analyse; il établit devant moi qu'il ne peut pas financièrement et décide de commencer quand même, en vendant sa collection de masques.

7. Telle patiente pour laquelle j'avais aménagé le prix des séances compte tenu de des faibles revenus, décide un jour de payer comme tout le monde.

8. Un patient alcoolique qui a manqué de nombreuses séances pendant une période de sôûleries, paie les séances, en disant : « Ça me soulage. »

9. Telle femme de médecin dépose sur le bureau le prix d'une consultation de son mari. Elle explique : « Je prends l'argent de ses visites pour le faire payer. Comme ça, y'a pas de trace. »

Quelques réflexions

Tout d'abord, une question générale : le prix de la séance paie quoi? Bien sûr, la réponse n'est pas la même, selon qu'on l'envisage du point de vue du patient ou de celui de l'analyste. Commençons donc par ce dernier.

Je suis tentée de répondre : le prix de la séance rémunère le temps consacré au patient par l'analyste. Freud disait, en 1913, dans « Le début du traitement » : « Au début d'une cure analytique, on se trouve en présence de deux questions importantes : celle du temps et celle de l'argent. [...] Chacun de mes malades se voit attribuer une heure disponible de ma journée de travail; cette heure lui appartient et est portée à son compte, même s'il n'en fait pas usage 1. »

Mais comment l'analyste fixe-t-il le coût de ce temps?

Est-ce en référence à sa propre analyse? À ce qui se pratique en général? – y a-t-il un cours de la séance analytique? À sa notoriété? – mais qu'est-ce que la notoriété d'un analyste? qui la fait? sur quels critères? Ou au temps consacré aux séances – les séances courtes sont-elles moins chères que les autres?

Je pense pour ma part que, si la psychanalyse est d'essence asociale – j'entends par là qu'elle échappe à toute norme, à toute volonté de normalisation –, elle ne peut pas s'abstraire de la réalité sociale où elle s'exerce. C'est pourquoi j'ai fixé un tarif qui me semble convenir à l'idée que je me fais de la valeur de mon acte et du temps que j'y consacre, et être en rapport avec les revenus des habitants de la banlieue où j'exerce. Je peux éventuellement l'augmenter, dans une certaine mesure, donner mes arguments en faveur d'un tel tarif, ou le réduire, en cas de grosses difficultés temporaires, mais pas en deçà d'un certain seuil, car il me semblerait alors payer moi-même en partie l'analyse du patient.

Je crois que l'analyse n'est indispensable à personne, qu'elle est un choix parmi d'autres, accessible à qui s'en donne les moyens, et qu'il existe d'autres formes d'aide et de thérapies, tout aussi utiles mais de nature différente.

Il y a quelques années, pour reprendre comme on dit « une petite tranche! » j'étais allée voir un analyste dont j'avais lu et aimé deux ouvrages. Après lui avoir exposé ma demande, nous avons convenu d'un travail possible. À la fin de l'entretien, je lui posai la question de ses honoraires. Il me fit cette réponse étonnante : « On verra plus tard. Pour ça, on s'entendra toujours. »

Que fait un analyste qui se dérobe, qui n'annonce pas tout de suite la couleur? La question qui m'est venue en sortant de chez lui c'est : « Mais comment se paie-t-il? » Je n'ai pas eu la curiosité d'aller voir plus avant.

De même, à la remarque dédaigneuse du jeune homme « L'analyste ne travaille que pour l'argent, c'est dégoûtant », on ne peut rétorquer : « Pas tant que cela », l'argent étant peut-être, de

mon point de vue, le moyen le moins équivoque de se payer, même s'il a mauvaise presse. Que ferait un analyste qui travaillerait gratuitement, ou pour presque rien? Serait-il désintéressé pour autant? Quels désirs, quelles pulsions cacherait-il sous ce masque?

Il y a quelques années, on clamait haut et fort que, pour être efficace, une analyse devait coûter cher, très cher. D'où peut provenir pareille idée, et sa conséquence, insupportable à mes yeux, qui est de réserver l'analyse à une petite élite, si ce n'est peut-être du désir des analystes de gagner beaucoup d'argent? Mais alors, pourquoi ne pas l'afficher comme tel?

De nos jours, nombre de personnes ne peuvent pas assumer le coût d'une analyse sur un long temps, à raison de deux ou trois séances par semaine, même à des tarifs raisonnables. Pour autant, qu'en est-il de cette impossibilité? Est-elle une réalité objective, extérieure, incontournable, ou, pour une part, une certaine manière de renoncer à ses désirs?

J'ai et j'ai eu dans ma clientèle des institutrices, des éducateurs, une employée de mairie, un manutentionnaire. Comment font-ils? Ils s'arrangent avec le peu qu'ils gagnent, pour accéder à une vérité qui leur est chère et qui vaut le sacrifice qu'ils y consentent.

À mon point de vue, l'analyse n'échappe pas à la loi de l'offre et de la demande. Aussi, face à l'inflation de demandes de personnes en difficulté, les analystes doivent-ils, selon moi, proposer leur écoute à des tarifs respectant à la fois leur légitime besoin de gagner leur vie et les conditions économiques des patients. Entre le trop et le trop peu, l'analyse doit rester de l'ordre du possible à qui la désire vraiment.

Maintenant, du point de vue des patients, une chose me frappe : c'est la différence de discours des hommes et des femmes. Généralement celles-ci en parlent beaucoup moins, et plutôt du point de vue de l'origine, comme si elles n'étaient jamais totalement autonomes, même en travaillant, comme si l'argent dont elles usent n'était jamais tout à fait le leur.

Les hommes, quant à eux, sont surtout dans du rapport marchand, donnant donnant; et le fait que l'analyste soit une femme tire le transfert du côté de l'amour monnayé. L'argent fait obstacle à l'illusion d'aimer et d'être aimé. C'est chez les hommes aussi que l'on trouve l'idée d'une capitalisation, comme si l'argent dépensé pour l'analyse n'était pas remis dans le circuit des échanges et qu'il pouvait un jour leur être restitué.

Pour certains, le coût de l'analyse peut être vécu comme une dette envers un ou des personnages de leur histoire, ou comme le prix à payer pour en colmater les brèches. Ce qui me semble évident, c'est que l'argent dans la cure réveille des archaïsmes, des fantasmes, d'autant plus qu'il peut être mis en circulation dans un cadre où l'acte est interdit : on peut l'oublier, payer plus ou moins cher, refuser de le donner, le jeter de rage sur le bureau, le glisser dans la main de l'analyste, aller le chercher ailleurs que dans sa propre bourse, etc.

L'argent a une valeur sociale. Il fait lien. Il médiatise notre rapport aux autres, à la réalité et au désir ou tout au moins aux objets du désir. À ce titre, il peut être investi du pouvoir fantasmatique d'accéder, non pas à l'objet du désir de l'autre mais à l'autre lui-même.

Bien qu'il soit étymologiquement lié au latin *pacare* qui signifie apaiser, pacifier, payer semble plutôt attiser les passions. Le rapport à l'argent est éminemment singulier, il est fonction d'une histoire, d'un contexte, d'un investissement imaginaire, mais est souvent associé à l'idée de maîtrise et de pouvoir.

Or, de quoi est-il justement question en analyse, sinon de payer pour savoir appréhender une vérité qui se dérobe, renoncer au fantasme de la toute-puissance.

C'est, d'une certaine manière, perdre sur tous les plans. Que reçoit-on en échange? Un sac d'illusions perdues qui, bien sûr, si le travail s'effectue suffisamment longtemps et profondément, peut se transformer en un formidable levier pour vivre autrement, c'est-à-dire un peu mieux.

Les patients expriment souvent leur déception de ne pas en avoir pour leur argent. Entendez : ils se plaignent de sans rien recevoir en retour. C'est tout à fait vrai. Il n'y a pas d'échange en analyse, pas de donnant donnant, pas d'équivalence entre une somme d'argent et quelque chose de tangible. D'où ces expressions de frustration, ce sentiment d'injustice, souvent exprimé, de devoir payer deux fois. Non seulement c'est douloureux, mais en plus, il faut payer pour ça.

Au début d'une analyse dont la demande est motivée par la souffrance, la difficulté à vivre avec soi et les autres, il est très difficile de réaliser qu'une cure est un investissement à long terme, qu'il faut lâcher beaucoup pour récolter, dans un avenir lointain et incertain, un bien tout à fait impalpable, voire inimaginable.

J'ai toujours pensé qu'il faut s'aimer un minimum pour faire une analyse. Le prix à payer pour celle-ci n'est-il pas ce dont il faut s'acquitter pour accéder à sa propre valeur, à une reconnaissance, une acceptation de soi par soi?

L'étymologie grecque du verbe analyser signifie délier. Je pense quant à moi que le but ultime d'une analyse est la désaliénation, l'émergence d'un sujet qui dit « Je », c'est-à-dire qui parle en son nom, et non pas au nom d'une famille, d'un passé, d'une histoire ou d'un groupe ethnique.

Je crois que l'argent a, dans le cas de l'analyse, ce pouvoir d'affranchissement, car il permet à celui qui s'y prête de ne devoir à personne ce qu'il advient, pas même à son analyste.

Comment cet affranchissement, cette désaliénation opèrent-ils, quand l'analysant est redevable à quelqu'un de sa démarche? Comment peut-on laisser à un autre (la société, un conjoint, un parent, voire son analyste) la charge de payer pour soi, alors que ce qui est visé c'est essentiellement la capacité à se défaire de toutes ses dettes réelles et/ou imaginaires?

Je voudrais terminer sur cet « Actuel » dont il est question dans ces journées, pour affirmer qu'en ces temps troublés, face à l'effondrement des anciennes croyances et à l'émergence de fanatismes, intégrismes et autres dictatures (qu'ils soient politiques, religieux ou philosophiques), et cent ans après sa naissance, la psychanalyse reste une voie d'accès à une vérité qui ne se donne jamais pour telle, un mode de questionnement sans relâche de toutes les certitudes, à condition toutefois qu'elle ne soit pas tentée, elle aussi, de répondre à la toute-puissance du désir par un désir de toute-puissance.

En conclusion, j'aimerais dire que le psychanalyste est celui ou celle qui ne prend jamais rien pour argent comptant, pas même un billet de banque.